Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 21

Artikel: On est bon !
Autor: V.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206873

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

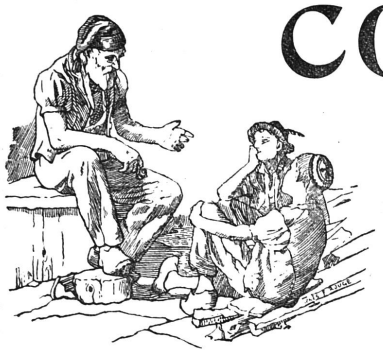
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

48me ANNÉE — Nº 21. Samedi 21 mai 1910.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

C'est le moment !

Les personnes qui prendront un abonnement **d'un an,** au *Conteur vaudois*, dès le **1er juillet 1910,** recevront **gratuitement** ce journal du 1er avril au 30 juin courant, et de plus, jusqu'à épuisement de la provision, un exemplaire de l'amusant récit patois de Louis Favrat : **L'histoire dê Guyaume-Tê, coumeint Djan-Daniè la contâvê.**

Prix de l'abonnement pour **un an :** Suisse, fr. 4,50 ; étranger (affranchissement compris) fr. 7,20.

ON EST BON !

Eh bien, la voilà passée, cette terrible nuit du 18 au 19! La comète ne nous a ni écrabouillés ni asphyxiés. Le *Conteur vaudois* s'en félicite pour vous, amis lecteurs, et pour tous les braves gens de chez nous et d'ailleurs, dont le cœur est à la bonne place, qu'il fait bon rencontrer et qui nous consolent des coquins et des hypocrites. Ces derniers n'auraient pas volé une petite secouée, par exemple. Mais, madame la comète a eu toutes les indulgences ; elle n'a pas même daigné montrer le bout de sa queue. Aussi quand, en cette matinée de jeudi, se leva vers quatre heures la belle Vénus et que, peu après, les nues rosées annoncèrent la venue du jour, les citoyens et citoyennes qui avaient passé la nuit à la rue ou aux champs, regagnèrent leurs pénates en se demandant si les astronomes n'étaient pas des mystificateurs à la Mark Twain.

Beaucoup ont veillé à la maison, comme on le fait dans les campagnes par les gros orages. Dame ! on ne sait jamais ce qui peut arriver. D'autres se sont réfugiés à la cave, moins sans doute par crainte des prétendus gaz asphyxiants que pour rendre le suprême hommage au jus de nos coteaux, au cas où il devrait être empoisonné avec tous les êtres et toutes les choses.

Une demi-douzaine d'amis, nous raconte-t-on, passèrent dans un de ces celliers hospitaliers les heures les plus gaies de leur existence, en tout bien tout honneur, c'est-à-dire en se comportant vis-à-vis de messire Guillon en hommes d'esprit, devisant, philosophant, chantant et mettant de temps en temps le nez au soupirail, pour voir si l'on respirait encore, et « si l'on était bientôt bon ». A trois heures du matin, l'épouse de l'amphitryon, aimable autant qu'avisée, parut sur le seuil avec une fumante soupière fleurant le démocratique et ravigotant bouillon à l'oignon et à la farine grillée. Ce fut prétexte à prolonger la séance, de sorte qu'il faisait grand jour et que tout danger d'intoxication générale s'était depuis longtemps évanoui, quand l'un des invités, s'avisant de constater l'état du firmament, qu'on avait fini par oublier tout à fait, s'écria : « Cette fois, ça y est : on est bon ! »

V. F.

ALIÉNOR

La première représentation d'*Aliénor*, de M. René Morax, a eu lieu lundi dernier au Théâtre du Jorat, de Mézières. Tous les quotidiens en ont dit l'éclatant succès. Afin que nos lecteurs puissent se faire une idée de la pièce, nous en reproduisons ici l'une des scènes, celle où, sur la place de Romont, s'agite tumultueusement le peuple en apprenant que Mainfroy, le seigneur exécré, va rançonner de nouveau la ville, sous le prétexte de racheter le sire de Romont, l'époux d'Aliénor, parti pour les croisades et qui est retenu prisonnier en Palestine depuis plus de trois ans.

* * *

LE VIEUX LABOUREUR.

Depuis qu'il est le maître, il a déjà tout pris. A ceux qui n'ont plus rien, le seigneur vole encore.

HUBERT, *le porcher.*

Nous ne payerons pas.

TOUS.

Pas un sou, pas un sou.

HUBERT.

Ils tondent trop souvent leurs pauvres moutons maigres. Ils arrachent la peau au lieu de la toison.

LE LABOUREUR.

Tu parleras pour nous, Hubert, tu n'as pas peur. Les souris et les rats ont les larmes aux yeux devant nos granges vides.

LE MARÉCHAL.

Tu riveras son clou à notre chien de maître.

HUBERT.

Où sont nos compagnons qui ont suivi Romont ?

TOUS.

Ils sont morts.

HUBERT.

Où est Philippe, qui battait bien le fer, et Julien le tisserand, et Alain le tavernier ?

TOUS.

Ils sont morts.

HUBERT.

Ils sont morts, et sans gloire. Défaites sur défaites. Nous avons tout perdu, amis, frères, argent. Et ils osent encore nous réclamer des sous.

BIGORNE, *arrive en courant.*

Ils ont fermé sur nous les portes de la ville.

LA MAHAUDE.

Mordez, les loups, mordez !

HUBERT.

Et vous, les gros bourgeois, dormez-vous bien, dans votre lard ? Or sus, payez, payez ! On fondra votre graisse pour en faire de l'huile. Si nous allons tout nus, vous irez en chemise.

UN MARCHAND.

Nous sommes avec vous.

TOUS.

Guerre, guerre !

BIGORNE.

Ils ouvrent la poterne ! (*Mainfroy apparaît, entouré de ses gardes.*)

DES VOIX.

Romont, Romont ! (*Un silence.*)

MAINFROY.

Les vassaux de Romont viennent-ils rendre hommage ? Parlez ! Que cherchez-vous ici ? (*Silence.*) Vous êtes très nombreux et vous êtes sans voix. Allons, je sais où le harnais vous blesse. Rien ne sert de ruer dans le brancard. Le maître de Romont est captif des païens. Il exige de nous un tribut nécessaire. C'est un ordre du maître. Il faut payer. (*Murmures.*) Qui ose protester ?

HUBERT.

Avions-nous demandé que le seigneur se croise ? Il a voulu l'honneur, qu'il avale la honte !

MAINFROY.

Vilain, qui gonfle ton gros cou, en retroussant tes manches, quel est ton nom ?

HUBERT.

Je suis Hubert, votre porcher. Je saigne les cochons, vous saignez les chrétiens. (*Rires.*)

TOUS.

Bien dit, bien dit.

MAINFROY.

Je t'apprendrai, porcher, à parler à ton maître. Je ne viens pas à vous pour discuter un ordre. Vous n'avez pas le droit de discuter ici. Faites votre devoir en loyaux serviteurs. Vous n'êtes que des serfs.

TOUS.

Nous sommes tous des hommes libres.

HUBERT.

Nous ne payerons pas.

MAINFROY, *descend avec les gardes.*

Arrêtez les crieurs.

TOUS.

Guerre, guerre ! pas de rançon ! mort à Mainfroy ! (*Aliénor sort rapidement du château.*)

ALIÉNOR.

Ecoutez-moi, écoutez-moi.

VIANETTE ET LE LABOUREUR.

Madame Aliénor !

MAINFROY.

Que faites-vous ici ?

ALIÉNOR.

Mes vassaux, mes amis...

LA MAHAUDE.

Elle a de beaux bijoux.

ALIÉNOR.

Mes bijoux, les voici. Ils sont pour lui, tout est pour lui. Je n'ai que ces bijoux pour payer la rançon. Donnez comme je donne. O femmes de Romont, c'est à vous que je parle, vous toutes qui pleurez un frère ou un époux. Joignez toutes vos voix et vos larmes aux miennes. Tout l'argent d'un pays vaut-il le cœur d'un homme?